



Un Guadeloupéen à Paris : Alexandre Privat d'Anglemont mène son enquête

A Guadeloupean in Paris: Alexandre Privat d'Anglemont Leads the Investigation

Danielle Duga

Chercheur indépendant

danielle.duga@wanadoo.fr

<https://orcid.org/0000-0001-9120-3724>

Résumé : Alexandre Privat d'Anglemont (1815-1859) est né métis aux Antilles. Il a vécu à Paris depuis l'âge de dix ans, éloigné de sa famille. Devenu journaliste et écrivain, il a vécu la bohème littéraire des années 1840. Pour réaliser son enquête ethnographique novatrice, qu'il publie sous le titre *Paris anecdote* (1854), il a dû s'immerger dans une population méconnue : le peuple des gagne-petit, qui utilisaient tous les moyens pour survivre. Il a réussi à les distinguer des supposées « classes dangereuses », sur lesquelles étaient diligentées des enquêtes officielles. De ses premières années outre-mer, il gardait un souvenir confus, une inquiétude sur ses origines ; son déracinement lui a sans doute donné le recul nécessaire pour observer la métropole.

Mots-clés : Alexandre Privat d'Anglemont ; imaginaire social ; ethnologie urbaine ; bohème ; classes populaires ; mémoire de l'esclavage.

Abstract: Alexandre Privat d'Anglemont (1815-1859) was born of mixed race in Caribbean Islands. When he was ten, he left for Paris, where thereafter he lived, away from his family. As a journalist and an author, he shared the “bohème littéraire” in the 1840's. To conduct his innovative ethnographic survey, published as *Paris anecdote* (1854), he had to mix with a nearly invisible population of poor people, who resorted to any means of survival. He managed to distinguish them from the so-called “classes dangereuses”, a target for official inquiries. He had kept a confused memory from his childhood overseas, and some worries about his native origin; being uprooted probably gave him a privileged position to observe the French metropolis.

Keywords: Alexandre Privat d'Anglemont; social representations; urban ethnology; bohemian life; underclass; memory of slavery.

Comme écrivain parisien, Alexandre Privat d'Anglemont (1815-1859) adopte alternativement les deux points de vue : d'une part l'enthousiasme de participer à la vie d'une ville « unique au monde » par sa population variée, les divertissements qu'elle offre, d'autre part un regard décalé d'observateur, qui se focalise sur les milieux populaires. A-t-il réellement oublié ses origines caraïbéennes ?

Parisien d'adoption

Alexandre Privat (ce sont ses deux prénoms à l'état civil) est arrivé en métropole à l'âge de dix ans. Sa famille guadeloupéenne l'y envoie pour qu'il suive des études secondaires. Un projet familial qui semble relativement banal : l'enseignement secondaire n'ayant pas été développé dans les possessions coloniales, les lycées parisiens comptaient des élèves venus d'Outre-Mer, et certains étaient métis comme lui. Jusqu'au baccalauréat, il sera scolarisé à Paris au Collège Henri IV. Il s'intéresse déjà à la vie théâtrale, au succès des pièces de Victor Hugo.

Le flou subsiste quant à son identité et sa place au sein de cette famille. Son acte de naissance le déclare fils naturel d'une certaine Elizabeth Desmarais, dont logiquement il aurait dû porter le nom, Alexandre et Privat étant ses prénoms. Or les autorités académiques, lorsqu'elles lui délivrent le baccalauréat en 1833, le prénomment Alexandre et le nomment Privat, le dépossédant ainsi, par manque d'information, de toute ascendance familiale. La seule personne dont on entendra parler depuis Paris est son frère ou demi-frère aîné Victor-Élie Danglemont, resté en Guadeloupe. Alexandre Privat a-t-il été reconnu par le même père, ou emprunte-t-il le patronyme de son frère au moment de signer ses œuvres littéraires ? À sa parution en 1848, *La Closerie des Lilas*¹ est dédiée à Monsieur Victor Elie Danglemont (sous les initiales A.M.V.E.D.) ; dans la préface, il souligne l'importance qu'il a attachée à signer l'ouvrage sans tricherie, sous ce nom d'Anglemont, plutôt que sous un pseudonyme quelconque².

¹ *La Closerie des Lilas* figure en 1847 dans la *Bibliographie de la France*, p. 558.

² Voir ZIEGLER (1976). Cet article, qui recueille les indications biographiques disponibles à cette date, sert de référence en ce qui concerne les publications de Privat d'Anglemont, puisque Jean Ziegler a vérifié et complété les données fournies par Pierre Citron (1961).

Bien que d'une origine insulaire comparable à la sienne, la Martinique ou la Guadeloupe, ses biographes récents³, pas plus que son contemporain en journalisme Victor Cochinat (1823-1886), ne sont parvenus à davantage de précision. Du moins son frère et lui sont réputés nés de la même mère. C'est Victor-Elie, devenu son tuteur en 1835, qui assure à « Privat », depuis la Guadeloupe, une pension suffisante, ainsi que des rallonges si nécessaires. Ses camarades s'émerveillent de le voir dépenser les pièces d'or qui constituent les subsides épisodiques. Jusqu'au jour où ce frère connaît des difficultés financières, sans doute dues à la baisse des cours du sucre de canne : il préfère clarifier la situation juridique de Privat, de manière à ne pas avoir à répondre de lui. Alors que Baudelaire ne cache pas ses conflits familiaux, et que Théodore de Banville est entouré affectueusement par ses parents, venus vivre à Paris depuis le début de ses études secondaires, Privat se tait sur les siens, ou bien il divague. Banville, qui estimait être son ami le plus proche, n'a pas pu percer son secret :

Vingt fois, dans ses moments d'effusion, il m'a dit qu'il obéissait à un besoin impérieux en me racontant son histoire, et il me la racontait, en effet, avec les détails les plus précis, ayant le caractère d'une évidente réalité ; seulement, elle était chaque fois différente ! (BANVILLE, 1882, p. 64)

Ses amis se sont amusés avec indulgence des « mensonges » mythomanes de Privat, mais Banville est le seul qui ait précisé une fois sur quoi ils portaient : ses origines familiales.

Au sein de la bohème littéraire : il l'incarne et l'illustre

Ses études secondaires lui ont laissé un mauvais souvenir. D'autres ne se sont pas plaints de ce passage obligé par des études principalement littéraires, et tournées vers le passé, quel que soit l'établissement fréquenté. On possède le bulletin de ses résultats au baccalauréat : ils sont médiocres, sauf en histoire et géographie où ils sont qualifiés d'« assez bons » – une préférence de sa part pour ces matières, sans doute. Son insuccès total en

³ Voir ALANTE-LIMA (2011) et BIRMAN SEYTOR (2021). Le premier ouvrage est plus substantiel que le second, dont l'apport est une recherche sur le lieu-dit Danglemont à Sainte-Rose.

sciences (deux mentions « mal ») ne l'empêche pas s'inscrire en faculté de médecine, mais il ne poursuivra pas dans cette voie.

Dans un contexte de démocratisation des mœurs sous Louis-Philippe, vivre au Quartier Latin est pour lui une délivrance. Il pourrait proclamer comme plus tard Hemingway, « Paris est une fête », ou comme un titre de film récent, « Paris est à nous ». Même si au lycée il ne brillait pas dans les matières littéraires – « rhétorique », « composition » –, on le verra très à l'aise pour composer des sonnets et autres poésies aux formes codifiées⁴ : il ronsardise avec beaucoup de charme. Lorsque tel poème fait l'éloge d'une maîtresse de Louis XV, la Du Barry, tel autre d'une belle jeune femme aux yeux bleus, faut-il y voir des signes de son assimilation à la culture métropolitaine ? Il en fournira beaucoup d'autres.

Depuis qu'il a abandonné ses études, il se livre à la joie de faire la fête, de fréquenter les bals et les théâtres. La féerie des spectacles chantés et dansés entretient l'exaltation juvénile. Le directeur lui-même de la salle de danse La Chartreuse, habile publiciste, ne va-t-il pas jusqu'à qualifier d'« exhilarandelirentchocnosophe » un spectacle qu'il annonce⁵ ?

Inspiré par le milieu théâtral, Privat à son tour fera représenter en 1847 un vaudeville, *L'an II*, puis une pantomime, *Pierrot suppôt du diable*.

Avec l'intention d'en vivre, il a entrepris à Paris une carrière de journaliste, et justement comme critique théâtral. Sa production journalistique et littéraire va couvrir les dernières années du règne de Louis-Philippe, la brève Seconde République, et le début du Second Empire. Quoiqu'il fréquente son aîné Gérard de Nerval, il est trop jeune pour avoir connu les Cénacles romantiques, à l'apogée de ce qu'on a appelé « le sacre de l'écrivain », selon la formule de Paul Bénichou. Dans les années 1840, bien que les travaux de l'esprit soient maintenant reconnus, magnifiés, les écrivains et les artistes vont surtout éprouver les difficultés concrètes à vivre de leur plume ou de leur art.

⁴ Le corpus de ses poésies connues n'arriverait pas à une quinzaine, y compris lorsqu'on tente de lui restituer des poèmes attribués à Baudelaire ou à leur ami Ernest Prarond. Privat était réputé aussi pour être capable d'improvisation verbale.

⁵ Anecdote rapportée dans *La Closerie des Lilas*.

Leur « bohème⁶ » existentielle est parisienne, elle se vit avant de s'écrire. Mais grâce à leurs écrits, elle va prendre peu à peu les dimensions d'un mythe⁷, à la fois joyeux et tragique, représentation de soi consolante qui sera appelée à durer jusqu'au milieu du XX^e siècle, sans avoir été éclipsée par l'idée concurrente d'une « malédiction » funeste, postulée par Verlaine dans *Les poètes maudits* (1884).

En publiant *La Closerie des Lilas* fin 1847, après *Le Prado* en 1846, Privat montre le phénomène de la bohème sous son côté festif : la fréquentation de ces deux établissements, Prado et Closerie des Lilas, qui font à la fois bal et café-théâtre. Il s'est éloigné des méchancetés provocantes des *Mystères galans des théâtres de Paris*, pamphlet auquel il travaillait avec Baudelaire trois ans plus tôt, dans l'esprit satirique du journal *Le Corsaire-Satan*. Les potins sur les écrivains ses amis, ou sur les belles actrices, seront légers, indulgents, et même affectueux.

Dans son feuilleton du 11 janvier 1837, Delphine de Girardin, *alias* Vicomte De Launay, avait évoqué, au pas de charge, la frénésie de danse des Parisiens de tous les milieux sociaux, qu'aurait dû attrister, insinue-t-elle malicieusement, l'attentat contre le roi du 27 décembre 1836 ; malgré quoi le populaire bal Musard était toujours aussi endiablé. Privat d'Anglemont n'a pas comme la célèbre chroniqueuse des années 1830, le souci mondain de briller, il est moins pressé qu'elle dans la conduite de sa monographie de soixante-cinq pages, *La Closerie des Lilas*. Il s'autorise des détails et des détours, pour n'oublier aucun aspect intéressant de la vie festive passée.

Privat commence par expliquer l'histoire de l'établissement nommé ainsi, puis montre « la décoration orientale », « les peintures criardes » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1848, p. 19), le puissant éclairage au gaz, l'abord aimable de chacun des membres du personnel. Il énumère évidemment tous les loisirs qui y sont offerts en même temps. Le bal, la vocation première du lieu, et on devine en Privat un connaisseur averti,

⁶ Ce terme imagé de « bohème » est usité au moins depuis Balzac (*Un prince de la bohème*, 1840 et 1844).

⁷ Du point des historiens, les mythes tels que celui-ci font partie des représentations collectives, ils manifestent l'imaginaire social d'une époque. Car « les imaginaires sociaux décrivent la façon dont les sociétés perçoivent leurs composants – groupes, classes, catégories –, hiérarchisent leurs divisions, élaborent leur avenir. » (KALIFA, 2013, introduction, p. 20-21).

admirateur des « jetés battus », des « assauts de coup de pieds aériens » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1848, p. 21). S'ajoutent pour les hommes les jeux de billard, de quilles, de tir à l'arbalète ou au pistolet.

Au fil de son récit, il s'avoue nostalgique. D'après ce qu'il observe, l'esprit de sérieux a tout emporté. Il sent que la société se transforme avec le développement du capitalisme. Quelques années plus tôt, les étudiants créaient de l'animation par leur présence, mais ils n'ont plus maintenant la même sociabilité de groupe. Les jeunes gens ne pensent plus qu'à la réussite matérielle.

Je ne vois plus cette brave et ardente jeunesse, toujours à l'affût de toutes les idées, de tous les progrès, inquiète, chercheuse, pleine du verve, d'entrain, d'humour, prime sautière (*sic*), indépendante et originale avant tout.

Je ne trouve plus nulle part ces hautes discussions scientifiques, sociales, politiques, morales, qui faisaient des fils de l'Université de Paris, un corps, et presque une puissance dans la grande capitale.

[...] L'argent, rien que l'argent, ils ne pensent plus qu'à cela, ils n'ont de fibres dans le cœur que pour cela. (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1848, p. 35-36)

Soudain, comme animé d'un pressentiment en cette année pré-révolutionnaire de difficultés économiques, il interrompt son évocation des personnes présentes autour de lui à la Closerie pour appeler à un engagement militant :

Aujourd'hui ce sont les ouvriers et les travailleurs qui ont pris le rôle que remplissaient jadis les étudiants [...]

Allons, jeunes gens, relevez-vous, le temps est propice, entendez de tous côtés les cris de délivrance et de liberté, mêlez vos voix à celles des peuples qui souffrent. [...]

Allons, il ne s'agit pas de faire un manifeste, mais de tâcher d'amuser les lecteurs », se reprend-il aussitôt. (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1848, p. 37-38)

Le cœur soulagé, il retrouve le fil de son témoignage en composant une tablee qui lui permet de citer ses amis écrivains et journalistes. Parmi eux, Henri Murger (1822-1861), « le charmant observateur, l'auteur si original » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1848, p. 42) qui a commencé à publier depuis 1844 le feuilleton des *Scènes de la vie de bohème*. Pour finir

par l'évocation nostalgique de jeunes femmes des années de sa jeunesse : « Apparaissent, vous, groupe charmant » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1848, p. 52) dans une liste de prénoms bien plus longue que celle des « Dames du temps jadis » de Villon. Hélas, elles ne sont plus de la fête.

Déjà la joie de la bohème appartient au passé, mais le mythe est en marche et Privat s'en est fait le modeste propagandiste. Il ne sera pas identifié parmi les artistes et écrivains décrits par Henri Murger : les personnes réelles censées leur avoir servi de modèles étaient toutes, comme Murger, plus jeunes que Privat de quelques années. En dernière page de *La Closerie des Lilas*, l'éditeur annonce « sous presse » : « Une histoire des sept bohèmes qui n'ont pas de châteaux », par Alex. Privat d'Anglemont, en même temps que « Scènes de bohème » de Murger. Les *Scènes de la vie de bohème*, publiées en volume en 1848 après être parues dans la presse, vont connaître une renommée durable. Au contraire, l'« Histoire des sept bohèmes » ne paraîtra pas, mais on devine, sous le titre (sans allusion aux *Petits châteaux de Bohème* de Nerval, de 1853) l'attachement de Privat à ses amis du moment, sept sans doute parmi les huit qu'il a fait figurer à La Closerie.

Son existence constitue un exemple typique des déconvenues de « la vie de bohème » : manque de revenus, instabilité sentimentale, vie abrégée par la maladie. On pourrait en dire autant d'autres destinées, comme celle de Baudelaire qui du boubier, métaphore de sa vie a, revendique-t-il, « fait de l'or », métaphore de sa création littéraire. La vie de Murger, succès d'auteur mis à part, ne sera pas plus favorisée, mais c'est lui qui passera à la postérité comme l'inventeur d'un mythe interne à une communauté : le mythe d'une bohème insouciant de artistes marginaux.

Ethnographie de terrain dans *Paris anecdote*

Le Second Empire est maintenant un régime politique installé, avec ses avantages et ses inconvénients. Privat pour sa part est un auteur exercé, à la prose fluide, teintée d'un humour léger. Il va trouver le sujet auquel se consacrer, une enquête de terrain dans un milieu populaire qui n'est pas le sien. Selon Théodore de Banville, sa démarche relève d'une sorte de vocation désintéressée ; sa pauvreté lui aurait permis de mieux se fondre dans ce terrain d'enquête :

Privat d'Anglemont a donné à sa vie le résultat qu'il avait médité et choisi. Il l'a entièrement dépensée à faire les études nécessaires à son livre : *Paris inconnu*, qui reste pour l'avenir un ensemble de documents inestimables, et au dernier moment, avec une parfaite connaissance du sujet, vécu par lui minute à minute, il a écrit le livre, d'un style ferme et sobre⁸. (BANVILLE, 1882, p. 64)

La démarche de Privat doit être située par rapport à ce qu'on a pu appeler la « littérature panoramique »⁹. De multiples *Physiologie(s)* étaient parues, portant chacune sur un type social parisien, ou un métier. Souvent illustrées d'une gravure adéquate, elles faisaient circuler des généralités superficielles, des poncifs à la mode. La typologie se détaillait à l'infini, au fur et à mesure des nouvelles parutions. Sur le même thème de la variété des conditions sociales, *Les Français peints par eux-mêmes* proposait un projet plus sérieusement documentaire. Des écrivains avaient été sollicités pour écrire les portraits-type de leur choix, et plusieurs volumes résultaient de cette entreprise collective (1840-1842).

Les articles qui servent à constituer *Paris anecdote* (1854) sont parus à partir de décembre 1852, et ils formeront la partie la plus importante du recueil posthume *Paris inconnu*¹⁰ (1861). Quelle que puisse être sa filiation avec la « littérature panoramique », *Paris anecdote* représente un travail littéraire différent, en ce qu'il ne prétend à aucune généralisation : chaque personne réelle sera observée pour son originalité propre, et même si son appartenance à un type est souvent mentionnée.

Les noms des « industries » – comprendre les métiers, les moyens de vivre – énumérées dans la table des matières forment une liste aussi insolite qu'un « inventaire à la Prévert » – le poète de *Paroles* (1946). À la cinquantaine de personnages mentionnés dans la table de de *Paris anecdote*, il faudrait ajouter ceux des récits en incise, puis ceux d'autres récits collectés dans *Paris inconnu*. En tout, on atteindrait probablement la centaine d'individus observés par Privat.

⁸ Banville suppose que Privat avait en tête dès le départ de réunir des chroniques en livres.

⁹ La « littérature panoramique » : concept de Walter Benjamin, dans *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme* (1955). Ce concept est mis en perspective par Ségolène Le Men (2002).

¹⁰ Publication qui recueille, avec *Paris anecdote*, divers articles ou nouvelles, parmi lesquels *Les singes de Dieu et les hommes du diable*

La supériorité de Paris sur d'autres capitales tient en effet, selon lui, à la variété des observations qu'on peut y faire. De quoi étonner sans cesse ses lecteurs, devenus touristes en imagination. « Vous tournez un coin de rue, et l'aspect change, la population aussi [...] C'est ce qui fait l'incomparable supériorité de Paris sur toutes les villes du monde » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 8).

Pour se donner du recul, aiguiser son sens de l'observation, le journaliste va pour sa part adopter le point de vue d'un explorateur en quête de découvertes, sur le modèle de Levaillant, du Capitaine Cook, de René Caillié, dont il vient de citer les noms : « Les habitudes de la population d'une rue ne ressemblent pas plus à celle de la population de la rue voisine que les mœurs du Lapon ne ressemblent à celles des peuples de l'Amérique du Sud » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 8), prétend-il avec une exagération comique.

Dans les faits, au-delà des métaphores du touriste et de l'explorateur, on peut admirer un travail ethnographique de détail, méthodique et méticuleux, qui fera date. Maxime Du Camp (1822-1894), dans son monumental *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie jusqu'en 1870*, puise l'essentiel de ses sources documentaires auprès des administrations, mais il prend *Paris anecdotes* suffisamment au sérieux pour mentionner au moins une fois son apport¹¹.

Qualifier Privat d'Anglemont d'ethnologue, n'est-ce pas un anachronisme ? William Edwards, médecin et anthropologue fondateur en 1839 de la Société française d'ethnologie, définissait cette discipline comme une science des races, tradition dans laquelle s'inscrit encore le biologiste Paul Broca en 1859, lorsqu'il fonde la Société française d'anthropologie. Le mot de sociologie, introduit par Auguste Comte (*Cours de philosophie positive*, 1839) caractérise la recherche de lois du développement social.

À l'écart d'un tel contexte universitaire, Privat d'Anglemont énonce clairement l'objet de sa propre recherche. Ce sera, aux marges de la société, parmi les « existences problématiques »¹², « la race pauvre, laborieuse,

¹¹ Voir DU CAMP (1879), chap. VIII, *Les Halles centrales*, sous-chap. III, *Le Marché ambulant*, p. 157 (Le fac-similé de cette page peut être consulté en ligne sur Wikisource : https://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Du_Camp_-_Paris,_tome_2.djvu).

¹² « Existences problématiques » : Privat emprunte l'expression au romancier Frédéric Soulié (1800-1847), dans *Deux séjours. Province et Paris*, 1836, t. II, chap. « Les

intelligente, qui a su créer une industrie honnête répondant aux besoins du public » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 6). Ce ne seront pas, écrit-il, les « classes dangereuses »¹³ des vagabonds et des chômeurs, poussées à la délinquance pour chercher de quoi subsister. Et il formule la question qui va le guider dans son enquête : « Et cependant, tout ce monde-là finit par manger ou à peu près. Comment [ces personnes de la classe pauvre] font-elles ? » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 6.) Il n'est pas au bout de ses étonnements d'ethnologue. Car, oui, aujourd'hui, nous dirions qu'il a pratiqué l'ethnologie urbaine.

Il délimite géographiquement les lieux qu'il traite, autrement dit son terrain d'enquête, essentiellement l'ancien XII^e arrondissement (qui comprenait une partie du « Quartier latin ») :

Il existe derrière le Collège de France, entre la Bibliothèque Sainte-Geneviève, les bâtiments de l'ancienne École normale, le collège Sainte-Barbe et la rue Saint-Jean du Latran un gros pâté de maisons connu sous le nom de Mont Saint-Hilaire. Ce quartier ressemble à un gigantesque échiquier. Tout emmêlé de petites rues sales et étroites qui se coupent à angle droit et forment de tout petits carrés de maisons adossées les unes aux autres. Dans cet îlot, long d'une centaine de mètres sur 40 de large, on trouve une dizaine de rues toutes vieilles, noires et tortueuses. (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 7)

Au cours de sa carrière de journaliste et d'écrivain, dans ses nombreuses références à ce qui s'écrit, il n'a jamais décerné d'éloges dithyrambiques (exception faite pour son cher Banville, « le poète à la forme splendide, au vers sculpté, taillé dans le marbre », qui « vole déjà au-dessus de tous, vers un avenir magnifique » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1848, p. 42). Au contraire, il a toujours affecté l'insolence de l'humoriste pour garder sa liberté de jugement. Mais dans ce contexte nouveau pour lui, son sérieux de chercheur – il dit plus modestement « observateur » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 9) – l'oblige à se doter de connaissances

existences problématiques » (consultable sur <https://gallica.bnf.fr/accueil/fr/content/accueil-fr?mode=desktop>).

¹³ Voir H.-A. Frégier, *Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes et des moyens de les rendre meilleures* (1840) (consultable sur <https://gallica.bnf.fr/accueil/fr/content/accueil-fr?mode=desktop>) ; l'ouvrage est publié à la suite de la récompense attribuée à son enquête par l'Académie des sciences morales et politiques, en 1838.

théoriques : même s'il se couvre du voile de l'humour pour se référer à leurs travaux, il a lu « de gros livres que personne ne lit mais que l'Académie couronne », les ouvrages des spécialistes « Parent-Duchatelet, Moreau [de] Jonnès, Frégier » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 6).

Il trouve peu à peu sa méthode d'enquêteur, souple, le moins intrusive possible : « Paris a usé toutes mes facultés d'étonnement. Je ne fais plus de commentaires ; je regarde, j'écoute, et je dis : "C'est possible" » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 62).

Un certain nombre d'enquêtes concerne la production, entre débrouillardise et fraude, d'aliments fabriqués à partir des restes de pain, d'assiettes non consommées au restaurant, ou même les manières de tromper le client sur la fraîcheur d'une viande ou une volaille. Le travail des chiffonniers¹⁴, qui ramassent les ordures des rues, est emblématique d'un même processus de « recyclage ». Mais on risque toujours l'anachronisme à appliquer à un phénomène passé un terme qui répond à des préoccupations actuelles. Si l'on peut parler d'« économie circulaire »¹⁵ à propos des comportements décrits, c'est dans le sens d'une interdépendance de fait des personnes, de leurs activités, plutôt que dans celui d'un souci vertueux de l'intérêt général.

Pour saisir cette interdépendance, suivons-le dans deux activités tertiaires, sur les pas mystérieux de l'Ange gardien, puis du Favori de la déesse, qui n'ont ni les mêmes attributions, ni le même rapport à l'ordre social (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 62-77). Le premier exerce une activité quasi-bénévole. Il raccompagne jusque chez eux les buveurs trop ivres, pour leur éviter de mauvaises rencontres, ou une chute : chez les marchands de vin, « il est établi qu'un homme qui ne peut pas se tenir doit être reconduit » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 73). Cela demande de nombreuses qualités psychologiques – Privat les détaille toutes ces « vertus » – pour faire face aux aléas de la situation, ainsi que « la probité la plus stricte » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 75). Nous appellerions

¹⁴ Étudiés dans « Les Barbares de Paris », article recueilli dans *Paris inconnu*. Ils n'appartiennent pas à la population étudiée dans *Paris anecdote*, mais, dit Privat, à celle des « existences irrégulières et hostiles ».

¹⁵ Dans son article « Privat d'Anglemont et les industriels du macadam », Jean-Didier Wagneur (2021) étudie les circuits économiques décrits par Privat.

cette fonction du « care », et elle n'est pas lucrative, même si elle s'insère parfaitement dans les besoins du quartier :

Généralement, ils sont nourris par les marchands de vin qui les emploient, auxquels ils rendent de menus services, et qui les en récompensent en leur donnant par-ci par-là un morceau à manger. L'ange gardien est ordinairement une espèce de poète, un rêveur, qui aime la vie contemplative. [...] Les habitants le respectent et sont pleins d'attentions pour lui. Ils ne commandent jamais un repas sans l'inviter à y prendre place. Il vit heureux de cette considération et fier de sa conscience sans tache. Il ne fait pas d'économies, mais il se crée des relations pour les mauvais jours. (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 76)

Le personnage suivant, M. Auguste, jouit également d'un grand respect, mais c'est en raison de la richesse qu'il a su acquérir en « faisant suer Thémis », c'est-à-dire en biaisant avec le milieu judiciaire. Les procès criminels attirent beaucoup de curiosité, mais on ne peut entrer au tribunal que muni d'une « assignation ». Au moment d'un procès, il se débrouille pour récupérer des feuilles d'assignation auprès de ceux qui en ont bénéficié, et sort les monnayer à l'entrée du tribunal. Il trouve toujours des « pratiques » (des clients) prêtes à profiter de cette fraude pour pouvoir assister aux débats. Le prix qu'il demande varie selon que le procès est plus ou moins à sensation.

Certes, leur industrie [celle des « favoris de la déesse » de la justice, Thémis] n'est pas parfaitement honorable ; un bourgeois de la rue Saint-Denis ou un fabricant du faubourg n'y destinera pas ses fils, et nous ne la consignons ici que parce que nous désirons autant que possible faire de ces études une galerie complète.

Une façon d'huissier marron, d'avocat ténébreux, plus retors qu'un procureur, tient son cabinet chez un marchand de vin du Quai aux Fleurs, au milieu des tables de marbre. Lorsque je pénétrai dans ce cabinet, toutes ces tables étaient occupées. Je m'emparai de la seule libre. Je vis que cette action si simple semblait produire un effet inaccoutumé dans l'endroit. On me regardait en dessous ; toute la race des rats *du palais* [énumération en termes de métier ou d'argot] commençait à murmurer. En effet [...] j'avais eu l'imprudence de m'asseoir à la TABLE DE M. AUGUSTE.

[...] Heureusement pour ma pauvre personne, j'étais en compagnie d'un homme qui avait l'insigne honneur de connaître M. Auguste.

Sans cela on me faisait un mauvais parti. (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 77-78)

C'est là un homme puissant, il s'est enrichi. Son activité s'est développée au point qu'il doit employer quelqu'un pour l'aider.

La réussite est venue également à un « boulanger en vieux », qui recycle le pain de mille manières, ou à une « bijoutière », qui collecte et réutilise d'autres « rogatons » alimentaires, et qui réfléchit au mariage qu'elle pourra obtenir pour sa fille, grâce au prestige de sa situation financière : son ambition, dans une logique capitaliste, sert son projet familial (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 54 ; 42). Dans ses enquêtes en effet, sans cesse Privat s'interroge sur les aspirations des personnes, sur la manière dont elles les concilient avec le besoin de vivre de leur travail, selon les opportunités du milieu dans lequel elles évoluent.

Fait curieux : en tant que journaliste, il publiait quelquefois le courrier de ses lecteurs, faisant ainsi de son feuilleton un innocent moyen de réclame pour les « industries » qui lui étaient signalées (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 125 et seq.). C'était sa façon à lui de s'immerger de façon plus solidaire dans son terrain.

En fin de compte, il a obtenu le résultat qu'il escomptait peut-être. En restituant les savoir-faire, l'argot, les combines, et, mieux encore, le sens donné par les acteurs à leurs activités, il a réussi à mettre en question un mythe qui était en train de se former au XIX^e siècle, celui d'une classe populaire dangereuse dont il faut avoir peur, dans les grandes villes industrialisées¹⁶. Par son empathie, il donne à ceux qu'il observe une certaine normalité, même si elle paraît paradoxale.

¹⁶ Un mythe : sur l'emploi de ce mot, voir ci-dessus, la note 6. L'imaginaire social de « classes dangereuses » fera l'objet de recherches historiques ; voir Chevalier (1958) et Kalifa (2013).

Retour d'un refoulé guadeloupéen

Puisqu'à dix ans il a quitté et la Guadeloupe et sa famille, on peut faire l'hypothèse qu'il ait oublié, occulté ses souvenirs, sous l'effet traumatique du déracinement, puis de la mort de sa mère en son absence en 1835, et, on ne sait quand, de la mort de son père. En métropole, il n'avait aucune famille proche. Mais ce qu'il ne pourra pas ignorer, en sa qualité de métis, ce sont les débats d'idées passionnés que soulevait l'esclavage, dont l'abolition était enfin définitivement obtenue sous la République de 1848.

Être un métis ne ferme pas forcément les portes de la réussite sociale. Un exemple impressionnant est le parcours d'Alexandre Dumas, métis quarteron comme lui, mais qui avait l'avantage d'être fils de général. D'Anglemont ne semble pas avoir été en butte à des préjugés raciaux : ses amis se sont plu à décrire son charme physique, sa distinction. Il possède une aisance intellectuelle dans la conversation, un style littéraire souple, sans affectation. Il est sociable, maîtrise les bonnes manières. Il est apprécié partout, tout le monde le connaît.

Que faire du passé d'esclaves et d'esclavagistes de sa famille ? Victimes les uns et oppresseurs les autres. On ne lui connaît pas de prise de position militante analogue à celle du poète réunionnais Auguste Lacaussade (1815-1897), métis lui aussi, bien implanté dans le milieu littéraire parisien. C'est de manière inconsciente qu'il semble avoir gardé un lien avec ses ancêtres noirs. Peut-être était-il porteur d'un inconscient familial qu'il n'a pas laissé s'exprimer, auquel il n'a pas trouvé de place dans sa vie.

Il y avait des signes avant-coureurs d'une résurgence de ses origines.

Grand lecteur, il faisait souvent allusion aux écrivains classiques, à la littérature contemporaine : on peut supposer qu'il connaît *Bug-Jargal* de Victor Hugo (1826), et *Atar-Gull* d'Eugène Sue (1831), deux romans qui mettent en scène la révolte d'un esclave. Il a fréquenté Eugène Sue, dont il partage l'athéisme, ainsi qu'apparemment les idées républicaines.

Par ailleurs, curieux de sources documentaires, il s'était intéressé aux statistiques sur la population parisienne de Moreau de Jonnés, on a vu qu'il le citait au début de *Paris inconnu*. Or le brillant statisticien, militaire, explorateur, est aussi l'auteur d'une *Histoire physique des Antilles françaises* (1822), et de *Recherches statistiques sur l'esclavage colonial et sur les moyens de le supprimer* (1842). Dans ce dernier ouvrage, il prend position contre l'esclavage, qui selon lui, en plus de poser un scandaleux problème

d'éthique, implique une organisation économique contre-productive. Il ne ménage pas ses efforts pour proposer des moyens concrets de transition vers une société toujours coloniale, mais débarrassée du fléau de l'esclavage.

Probable lecteur des travaux de Moreau de Jonnés sur les Antilles, Privat lui-même avait voulu écrire une « histoire des colonies (Martinique et Guadeloupe) pendant la période révolutionnaire »¹⁷ (ALANTE-LIMA, 2011, p. 140). Même si le projet ne s'est pas concrétisé, on tient là une preuve qu'il pensait aux tenants et aboutissants du système esclavagiste.

Plus tard, en faisant le parallèle entre une famille tzigane, qu'il observe dans *Paris anecdote*, et les esclaves noirs des colonies, il trouvera légitime la prétendue nonchalance des esclaves. On a tort, dit-il, de l'attribuer à leur race : comme les Tziganes, ils revendiquent un principe, la « liberté » « de ne rien faire », qui n'est pas à confondre avec de la paresse (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1854, p. 35).

Vient en 1859 la publication de l'article *Grand sacrificateur nègre* qui sera réédité dans *Paris inconnu* sous la rubrique Nouvelles, et sous le titre *Les singes de Dieu et les hommes du diable*, objet étrange, un de ses derniers écrits. Par la présentation qui y est faite d'un personnage marginal, ce récit aurait pu s'inscrire dans la continuité des enquêtes de *Paris anecdote*. La parution tardive, isolée, induit une interprétation différente, selon laquelle le personnage est fictif, et Privat est l'auteur du conte¹⁸.

Les deux hypothèses étant indécidables, il est intéressant de soumettre à l'analyse la première, celle d'un personnage réel, même si elle paraît fragile.

¹⁷ « Je suis sur le point de publier trois volumes traitant des événements qui se sont produits dans nos colonies (Guadeloupe et Martinique) pendant l'ère révolutionnaire », Lettre au Ministre de l'Éducation, Paris, 11 avril 1842, citée par Willy Alante-Lima (2011, p. 140). Privat d'Anglemont se prévalait de cette intention pour solliciter une aide financière qui viendrait alléger le coût du voyage, nécessaire pour enquêter sur place. Le projet est resté sans suite.

¹⁸ David W. H. Pellow (1976) pense que le personnage est fictif. Son article, très fouillé, est d'un grand intérêt pour explorer la position de Privat par rapport à l'esclavage, et les sources rousseauistes de sa réflexion. Willy Alante-Lima (2011) tente d'étayer l'hypothèse selon laquelle Privat a pu rencontrer un tel personnage, puisque dans « Promenade à travers les ruines » (*Paris inconnu*), il en a évoqué un autre qui partage certaines de ses caractéristiques.

Lorsque Privat découvrait ses autres personnages, on sentait son plaisir à relancer la conversation, à s'informer discrètement de leur biographie. Cette fois, il n'essaie pas de reconstituer un récit de vie vraisemblable, il laisse le témoin s'exprimer à sa manière, c'est-à-dire à travers une fiction, en conteur héritier d'une tradition orale africaine. Ce faisant, il se peut qu'il évite de lui poser des questions dont les réponses, par ricochet, l'auraient renvoyé à ses propres origines familiales guadeloupéennes.

La fable contée par le « Sénégalais » pourrait être une fable relativement ancienne. Il peut s'agir aussi d'une création personnelle de ce « nègre » conteur, en réaction à son expérience vécue de l'asservissement aux Blancs. Des fétiches en tout cas l'ont suivi.

Le statut de ce « prêtre » nègre est difficile à cerner. Il serait devenu le domestique d'un ancien explorateur « trouveur d'hommes » (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1861, p. 183) – profession difficile à identifier : faudrait-il comprendre chercheur d'esclaves ? Ce dernier lui aurait sauvé la vie en Afrique alors qu'il était poursuivi par une tribu ennemie, l'aurait emmené en France.

Examinons une étape possible du parcours, qui n'est pas évoquée dans la brève présentation du personnage : son passage éventuel par les Antilles. Puisqu'il avait environ trente-cinq ans au moment où Privat l'a rencontré (à une date non précisée, mais il est maintenant décédé), il a très bien pu vivre sous la condition d'esclave en Outre-Mer, où l'esclavage ne sera définitivement aboli qu'en 1848. Le voici libre en métropole, terré dans une sorte de piteux « ajoupa » qu'il a construit lui-même (un ajoupa : un abri, une cabane, le mot antillais qui s'est glissé sous la plume de Privat). On est obligé de s'étonner du nom de Papaye dont est affublé son dieu : celui d'un fruit endémique de l'Amérique tropicale, dont la dénomination renvoie à un ancien mot d'origine caraïbéenne. Humour de l'enquêteur qui a mal compris le nom prononcé et n'hésite pas à l'interpréter, ou bien invention pure et simple, peu compatible avec les panthéons animistes africains ? Quoi qu'il en soit, par l'emploi spectaculaire de ce nom de fruit, Privat rattache le « Nègre » à l'histoire des Antilles. Les deux fétiches usés et « affreux » ont attiré son attention, et il n'a pas eu de mal à identifier leur rôle religieux, cause de la fidélité que leur voue le personnage. Ce qu'il ignore, c'est que dans le culte vaudou d'Afrique de l'Ouest, pour augmenter leur pouvoir symbolique, les fétiches pouvaient être jumeaux ou appariés, comme ceux

que possède cet homme. Il n'est pas impossible que de tels fétiches, s'ils n'avaient pu les emporter avec eux, aient été sculptés sur place par des esclaves aux Antilles.

Mais venons-en au contenu de la fable, qu'elle soit africaine ou caraïbienne, transmise ou inventée.

Dans la cosmogonie du Sénégalais, la création de l'homme par le diable est antérieure à celle du singe par Dieu, à l'inverse de la chronologie et de la hiérarchie bibliques, dans laquelle l'homme parachève la Création. Le singe, lorsqu'il sera créé par Dieu, possédera les qualités relationnelles dont l'homme, créé par le diable, n'est pas doté. Dieu, après avoir enchaîné le diable, et afin de punir l'homme d'avoir voulu asservir les singes, laissera peser sur lui la malédiction de la violence et de la division en races, les noirs restant « les bons » et les blancs « les méchants » (*sic*) : l'homme devra continuer à « tuer les peuples, brûler les villes, détruire les cultures, vendre ses frères pour les faire périr sous le fouet ». On ne peut pas ne pas penser à la traite des Noirs.

Après tout, ce n'est ni plus ni moins extravagant que toutes les suppositions, les affirmations et les démonstrations qui ont été faites d'après les traditions, la conformation des os du crâne et l'assimilation des locutions, etc. (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1861, p. 189)

Privat le sait, la « race noire » est considérée par certains théoriciens comme proche des animaux, du fait de son supposé retard culturel sur les Européens¹⁹. Ce préjugé d'infériorité a été un des moyens de justifier les conquêtes coloniales, et le recours à une main d'œuvre esclave. Affirmer dans une fable la supériorité morale de l'humanité noire sur les blancs, c'est faire un pied-de-nez à la pensée raciale.

Cependant, lorsqu'il exprime une répulsion pour la langue « créole », c'est-à-dire mêlée, de son interlocuteur, Privat ne trahit-il pas un peu

¹⁹ On peut penser aux recherches du phrénologue Franz Joseph Gall (1758-1828), autrichien naturalisé français, pour qui la forme du crâne, différente d'un peuple à l'autre, refléterait les capacités intellectuelles des individus, l'idéal de référence étant l'homme blanc européen. Et plus aux propos de Georges Cuvier (1769-1832) : « La race nègre est confinée au midi de l'Atlas, son teint est noir, ses cheveux crépus, son crâne comprimé et son nez écrasé ; son museau saillant et ses grosses lèvres la rapprochent manifestement des singes : les peuplades qui la composent sont toujours restées barbares » (CUVIER, 1817, p. 95).

d'antipathie, le refus d'une partie de lui-même ? Enfant béké en Guadeloupe, il n'a sans doute pas été encouragé à apprécier le patois créole ambiant, parlé par la partie la plus populaire de la population. Il semble vouloir se rattraper de sa malveillance en attribuant au « Sénégalais » une langue maternelle africaine, d'où découlerait sa difficulté à se faire comprendre en français. Ce serait une langue écrite, dérivée du berbère. Effectivement, il existe au Sénégal un dialecte zénaga apparenté à la langue berbère, qui est une langue écrite dotée de son propre alphabet : le caractère indéchiffrable de papiers laissés par le Sénégalais à sa mort serait-il lié à cette parenté linguistique ? À supposer que ces papiers aient existé, ils n'ont pas fait l'objet d'une expertise, et c'est à tout hasard que Privat se réfère aux travaux d'un orientaliste renommé²⁰ pour leur attribuer une identité berbère. Mais que dire de l'allusion insistante, dans la présentation du personnage, à son anthropophagie, alors cette pratique n'existait pas en Afrique ? Il existait en revanche une croyance au pouvoir magique, très redouté, de certains sorciers capables d'absorber la force vitale de leurs victimes.

Au terme de ce tour d'horizon africain, par sa désinvolture et par l'absence de preuves, Privat nous laisse dans le désarroi le plus complet. Il nous aurait fallu au moins quelques informations sur son « ami » de Fontainebleau, voyageur et « trouveur d'hommes », celui qui avait fait d'un Nègre son domestique.

On a bien compris que le point de vue philosophique importe pour lui avant tout. Sur le plan des idées, il est enchanté par la fable qu'il nous transmet (à moins, bien sûr, qu'il ne l'ait inventée) : « Toujours est-il que mon grand prêtre avait une manière simple, claire et ingénieuse d'expliquer la dispersion des races. » Sans nommer aucun des théoriciens d'une hiérarchisation des êtres humains, il ironise sur leur prétention à une vérité scientifique.

C'est là toute la genèse sénégalaise : nous y pouvons trouver peu près les éléments de toutes les légendes génésiaques : elle n'est ni plus ni moins absurde que les autres, et nous sommes persuadé que si un de ces animaux qui tiennent de l'homme et de l'ours, qui parlent quelquefois et ne rient jamais, qu'on nomme philosophes ou savants, faisait un gros livre bien guindé, bien suffisant, bien ennuyeux surtout, et qu'il y introduisît quelques centaines de mots

²⁰ Félicien de Saulcy (1807-1880), qui a déchiffré une inscription berbère et publié sa découverte en 1843 dans le *Journal asiatique*.

bien inintelligibles, il se trouverait une académie pour l'accaparer et des garçons philosophes ou savants pour l'admirer et se dire disciples. Il est facile à ces messieurs de tirer des déductions, d'accoler des faits sans rapports entre eux, et surtout de ne pas se faire comprendre. (PRIVAT D'ANGLEMONT, 1861, p. 193)

En se moquant des théories racialistes, il se délivre de l'humiliation qui avait pesé sur ses ancêtres africains.

Conclusion

Comme ses amis qui l'appelaient Privat, on est tenté d'oublier son prénom le plus glorieux, Alexandre. Lorsqu'il a voulu dans ses derniers jours regagner la Guadeloupe en espérant y soigner sa tuberculose, il était trop tard. Privat d'Anglemont, donc, est resté Parisien. Avec *Paris anecdote*, il lègue le portrait sensible d'une population à laquelle personne ne prêtait attention. Sa réussite essentielle est d'avoir su se dégager de l'imaginaire social de son époque, en menant sa propre enquête ethnographique. On peut penser que ses premières années outre-mer, la conscience de son métissage accentuée par son déracinement en métropole, lui donnaient le recul nécessaire pour voir ce que d'autres que lui n'auraient pas vu.

Références

- ALANTE-LIMA, Willy. *Alexandre Privat d'Anglemont, le Funambule*. Paris : Éditions du Parc, 2011.
- BANVILLE, Théodore de. *Mes souvenirs*. Paris : Charpentier, 1882.
- BIRMAN SEYTOR, Jacqueline. *Alexandre Privat d'Anglemont, le chabin de Sainte-Rose*. Baie-Mahault : Nèg mawon, 2021.
- CHEVALIER, Louis. *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*. Paris : Plon, 1958
- CITRON, Pierre. Privat d'Anglemont ou les vérités d'un menteur. Suivi de : Esquisse d'une bibliographie de Privat d'Anglemont. *Revue des sciences humaines*, n. 103, p. 400-416, jul./set. 1961.
- CUVIER, Georges. *Le Règne animal distribué selon son organisation*. v. 1. Paris : Deterville, 1817.

DU CAMP, Maxime. *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie jusqu'en 1870*. 6. ed. Paris : Hachette, 1879.

KALIFA, Dominique. *Les Bas-fonds, Histoire d'un imaginaire*. Paris : Éditions du Seuil, 2013.

LE MEN, Ségolène. La littérature panoramique dans la genèse de *La comédie humaine* : Balzac et *Les Français peints par eux-mêmes*. *L'Année balzacienne*, n. 3, p. 73-100, 2002 / 1.

PELLOW, David W. H. Alexandre Privat d'Anglemont, "Les singes de Dieu et les hommes du diable". *Études baudelairiennes*, v. 8, p. 253-271, 1976.

PRIVAT D'ANGLEMONT, Alexandre. *La Closerie des Lilas. Quadrille en prose*. Paris : imprimeur Frey, 1848.

PRIVAT D'ANGLEMONT, Alexandre. *Paris anecdote*. Paris : Janet, 1854.

PRIVAT D'ANGLEMONT, Alexandre. *Paris inconnu*. Paris : Delahays, 1861.

WAGNEUR, Jean-Didier. Privat d'Anglemont et les industriels du macadam. *Revue Le magasin du XIX^e siècle*, n°11, Éditions Champ Vallon, p. 54-60, 2021.

ZIEGLER, Jean. Essai biographique. *Études baudelairiennes*, v. 8, p. 219-252, 1976.